

LES FUSILS JAUNES, Société d'ethnologie, Nanterre 2001.
Quelques comptes rendus dans la presse scientifique

Serge Tornay

Les Fusils jaunes. Générations et politique en pays nyangatom (Éthiopie). Nanterre, Société d'Ethnologie, 2001, 363 p., ill. XVI p. couleur h.t., gloss., index (« Sociétés africaines 14 »).

Compte rendu d'Eloi Ficquet paru dans L'HOMME,

Revue française d'anthropologie

N° 167-168, juillet-décembre 2003 : 339-341

Connus sous les appellations de Pume ou Dongiro, les Nyangatom n'avaient été mentionnés que par les observations craintives des explorateurs qui avaient traversé les régions les plus reculées du Sud éthiopien au début du XX^e siècle. C'est au début des années 1970 que Serge Tornay fit de longs séjours parmi eux, recueillant d'abondantes données ethnographiques qu'il entreprit de traiter par un travail d'analyse et d'écriture de longue haleine. Il acheva en 1989 sa thèse d'État dont le présent ouvrage est une version allégée et complétée par des observations récentes. Le titre, *Les Fusils jaunes*, est la traduction littérale du nom « Nyang-atom » qui désigne les canons neufs et rutilants dans le reflet desquels ces guerriers se sont plu à reconnaître leur identité en déformant le sobriquet « Nyam-etom » signifiant « Mangeurs d'éléphant » dont ils étaient affublés par leurs voisins du groupe linguistique et culturel dit karimonjong.

Dans la mosaïque des sociétés agro-pastorales qui vivent dans des conditions écologiques extrêmement rigoureuses aux confins de l'Éthiopie, du Soudan, de l'Ouganda et du Kenya, les Nyangatom occupent un territoire limité au nord et à l'est par les méandres du cours inférieur de l'Omo, aux eaux poissonneuses, aux berges cultivables mais trop infestées de mouches tsé-tsé pour y élever du bétail. Leurs pâturages s'étendent dans les steppes herbeuses de part et d'autre de la frontière éthio-soudanaise, dont un segment est marqué par le lit de la rivière Kibish, généralement asséchée mais offrant de nombreux puits. Ces paysages sont méticuleusement décrits en s'appuyant sur les perceptions qu'en ont les habitants et sur les usages qu'ils font de ressources variées mais fragiles.

En décrivant les variations liées au cycle des saisons, le propos glisse de l'organisation de l'espace à celle du temps. Les Nyangatom découpent l'année en douze lunaisons désignées selon les phénomènes climatiques qui leur correspondent (nuages, boue, opulence, disette...). En quelques années ce calendrier de 354 jours se décale forcément par rapport à l'année solaire, mais les Nyangatom le maintiennent calé aux rythmes saisonniers, sans faire appel à des méthodes de calcul expertes, mais en le réajustant par approximations successives pour parvenir à un traitement consensuel de cette question. Ce point illustre la posture ethnographique qui sous-tend tout l'ouvrage : l'auteur s'applique à rendre compte du pragmatisme de la société qu'il a observée en portant son attention sur les processus de renégociation constante dont les principes d'organisation sociale sont l'objet en fonction des contraintes de l'environnement climatique ou géopolitique régional.

L'étude s'engage ensuite dans des temporalités anciennes en explorant l'ethno-génèse des Nyangatom. Le processus de formation de cette identité est retracé à partir d'une vue générale de l'histoire des sociétés nilotes se resserrant sur celle des Paraniotes du centre, dont une reconstruction a déjà été proposée par John Lamphear¹. Il en ressort un écheveau complexe de segmentations et de fusions entraînées par la répétition de famines, de conflits, de migrations et de conquêtes. Pour démêler ces dynamiques historiques, les sociétés paraniotes centrales présentent une caractéristique par rapport aux autres sociétés nilotes : l'organisation en classes générationnelles. Ce dispositif d'encadrement du temps social permet de reconstituer une chronologie approximative dans la longue durée. Approximative, car dans la configuration nyangatom, la succession des groupes générationnels aux fonctions souveraines n'est pas régulée par un calendrier rituel. Mais il est possible de procéder par simulation démographique pour faire ressortir des intervalles réguliers. Par cette méthode, l'auteur propose de dater au début du XVIII^e siècle la constitution de la génération des Fondateurs (*Ngi-seu-kop*) du pays nyangatom. L'examen des toponymes et des noms de clans permet ensuite de retracer les itinéraires et les bifurcations des groupes qui ont formé la politique nyangatom. Les sources de cette histoire sont documentées par des entretiens qui ouvrent plusieurs répertoires de la mémoire collective, depuis le temps des fondateurs, jusqu'à l'intégration des Nyangatom à l'extrême périphérie frontalière de l'espace national éthiopien.

Puis le temps de l'ethnographie reprend son cours, et la monographie fait état de l'organisation domestique et familiale, en examinant d'une part les transferts de bétail qui scellent les alliances, d'autre part les règles de précedence qui assurent la transmission du cheptel à la mort de l'*elope*, le détenteur de tous les biens du foyer familial. L'auteur insiste sur les rivalités et les frustrations générées par les lourdes créances matrimoniales et les affaires d'héritage. Il met ainsi en valeur l'aspect intégrateur du système générationnel, clef de voûte de l'organisation sociale des Nyangatom, car il assure la cohésion entre les groupes familiaux au sein de la communauté politique. De prime abord, la génération ne semble en rien être un instrument de cohésion sociale car cette formation sociale présente une grande hétérogénéité d'âge, les cadets de cadets n'étant pas encore nés quand les aînés des aînés sont déjà morts. Plutôt que de considérer cet extrême étirement des âges au sein d'une génération comme une défaillance de ce système, Tornay propose au contraire d'en saisir l'argument : dans un environnement très rude, soumis à toutes sortes d'aléas naturels et à des guerres incessantes, la solidarité communautaire qui soude le groupe générationnel est particulièrement résistante car transversale par rapport aux tensions potentiellement délétères générées au sein des unités familiales.

Pour rendre compte de l'imprégnation de la vie sociale par les institutions générationnelles, les notions de sacrifice et d'initiation sont articulées l'une à l'autre. L'auteur résume le principe général du système par une devise : « Nourrir les pères, régaler les pairs » (p. 138). Chaque génération nourrit celle qui l'a engendrée, et c'est entre congénères que les festins doivent être partagés. Les fils, toutes générations confondues, se doivent de nourrir leurs pères en leur offrant des bêtes à sacrifier, dès qu'ils en ont les moyens. Le fait de pouvoir sacrifier à ses pères suffit comme acte d'initiation pour accéder au statut de fils. En retour, les pères ont le pouvoir de bénir

¹ J. Lamphear. 1976. *The Traditional History of the Jie of Uganda*. Oxford : Clarendon Press.

(partant, de maudire) leur progéniture. Ce pouvoir est particulièrement reconnu aux « Pères du pays », génération dominante par le nombre et par l'accumulation de richesses, qui exerce la souveraineté sur la société jusqu'à ce que leurs fils, grandissant en nombre et en autonomie économique, les poussent à la retraite. La transmission de la paternité du pays d'une génération à une autre résulte de l'évolution d'un rapport de force, mais elle est sanctionnée par un acte rituel exceptionnel, qui est propre aux Nyangatom : le sacrifice de l'homme dit *asapan*. Lors d'un ultime festin célébré par les Pères du pays, l'un d'entre eux, choisi selon son appartenance clanique et territoriale, est condamné à immoler un bœuf préalablement intoxiqué par plusieurs herbes et à en consommer la tête. Perdant de ce fait la raison, il finira par s'égarer et mourir dans la brousse. L'auteur n'a pas observé cette pratique, mais il a assisté aux tensions provoquées par la situation de blocage subie par la génération montante des Autruches demandant depuis plusieurs années à leurs pères Éléphants de leur céder la souveraineté en leur donnant l'*asapan*. Face au refus des pères, les tendances fissionnelles se sont accentuées parmi les fils, ouvrant des possibilités de réforme du système.

Soulignons enfin le remarquable travail d'écriture mis en œuvre dans ce livre. L'auteur a pris le parti de donner une large place à ses données de terrain, observations ou entretiens, qui ne sont pas tranchés en extraits significatifs, mais présentées *in extenso*, de façon à conserver la cohérence du propos et permettre progressivement au lecteur de participer aux conditions de l'enquête. Tornay revendique ce choix d'écriture comme la recherche d'une complémentarité entre les approches positiviste et « romantico-historique », distinction qu'il emprunte à Karl Mannheim, précurseur de la sociologie des générations. Il éclaire ainsi le sens de sa démarche en préambule aux récits des années de guerre et de famine qui bouleversèrent toute la basse vallée de l'Omo au début des années 1970 : « Notre but est de faire partager l'émotion d'un peuple éprouvé par l'adversité tout en révélant la texture particulière de la vie sociale sous l'emprise du système générationnel. » (pp. 193-94). Cette même posture est adoptée dans le cahier photographique central, dont la dernière page comprend deux images : l'une représentant un jeune homme et une jeune femme tenant une gerbe d'épis de sorgho vert-tendre ; l'autre, un enfant nu, levant les yeux au ciel et portant un AK-47 en bandoulière. Ces deux photographies sont commentées par une seule légende : « Quel choix pour l'avenir ? ». Question à laquelle l'auteur n'offre aucune esquisse de réponse, laissant pour seule certitude que d'une génération à l'autre cette société a traversé les pires vicissitudes concevant jusqu'à la possibilité de disparaître, mais continuant nonobstant d'exister avec un talent d'adaptation à toute épreuve.

Eloi Ficquet

Auteur de « Du Barbare au Mystique. Anthropologie historique des recompositions identitaires dans le Wällo – Ethiopie centrale », EHESS, 2002.
Maître de conférences, EHESS



TORNAY Serge. 2001. *Les fusils jaunes: générations et politique en pays Nyangatom (Ethiopie)*. Nanterre: Société d'ethnologie (Sociétés africaines, 14). 363 p. ISBN 2-9011-6164-2.

Compte rendu d'Ivan DROZ, paru dans **TSANTSA**, Revue de l'IUED, Genève, n° 8-2003 : 198-200.

Étonnante collection que celle de la vénérable Société d'ethnologie de Paris ! Elle publie les ouvrages qui couronnent la carrière des meilleurs ethnologues français. Ouvrages souvent brillants qui font honneur tant aux terrains exotiques de longue durée dans les anciennes colonies qu'aux analyses structurales sur des continents entiers, mais qui, parfois, fleurent bon l'ethnologie d'autrefois. Ainsi en est-il de plusieurs monographies africanistes parues ces dernières années dont la dernière est celle de Serge Tornay.

Certes, la monographie paraît aujourd'hui quelque peu désuète, alors que les ténors d'une vague pseudo-post-moderne cherchent à nous convaincre de la vacuité des théories anthropologiques et des merveilles du nombrilisme académiques sous les autours d'une réflexivité mécomprise et travestie. Toutefois, rien ne remplace le laborieux travail terrain, la minutie des descriptions terre-à-terre, la récolte empathique de récits de vie ou le dépouillement des archives pour nourrir une analyse générale d'une société et des principes qui la structurent.

Le livre de Serge Tornay – ethnologue valaisan établi à Paris depuis plusieurs décennies – résume, en un peu moins de quatre cents pages, les résultats du terrain d'une vie de recherches. Il touche des thèmes aussi différents que l'origine historique et la constitution d'une société (son ethnogenèse), l'analyse des structures sociales et l'irruption de l'événement, le rôle du sacrifice et de l'initiation. Nous ne ferons qu'en esquisser certains ici.

On y voit une société minuscule, celle des Nyangatom – un des groupes du fameux cercle du Karimojong – « s'inventer », puis passer au travers de multiples événements : les sécheresses succèdent aux défaites militaires, les razzias réussies aux pluies diluviennes. Les groupes et les gens vivent et meurent, parfois de soif au retour d'une contre-attaque mémorable. Bref, la vie quotidienne et exceptionnelle des « sauvages » du bout du monde.

On ne peut mieux dire : les Nyangatom vivent sur un territoire aux confins de l'Éthiopie, le Soudan et le Kenya. Ils ont connu quelques fonctionnaires au cours de ce siècle, mais jamais d'administration : les uniformes sont bien la seule chose qui a changé dans les rapports presque inexistantes avec l'État. Les rares Nyangatom qui ont suivi des études sont, dès leur retour chez eux, remis à la place qui leur convient. Certains décident donc de ne plus revenir pour conduire une carrière politique en Éthiopie et « faire fortune »... en solitaire. Telle était la situation au début des années 80. Or, ce bout du monde paraît avoir été rattrapé par une forme de la modernité : le pentecôtisme. C'est tout au moins ce que l'on peut discerner au détour d'une note.

Les fusils jaunes relate la situation des Nyangatom dans les années 70 et leur évolution récente n'est qu'esquissée, hélas ! On aurait souhaité plus d'informations sur leur destin actuel, car, à la lecture – souvent passionnante – de l'ouvrage, on s'attache aux personnes et aux groupes décrits si chaleureusement. Que sont-ils devenus ? Chantent-ils le credo de l'évangile de la prospérité pentecôtiste au son d'une mièvre

musique pop-rock-techno, comme cela se fait à Nairobi ou dans les campagnes kenyane ? Ou se dispute-t-il toujours pour résoudre l'équation générationnelle qui bloque la reproduction sociale et induit – selon eux – le malheur ?

Nous touchons là au cœur de l'ouvrage : le système générationnel. Son analyse minutieuse, solidement documentée, ainsi que son articulation au système clanique transforme cette monographie en ouvrage de référence destiné à tous chercheurs ou étudiants intéressés par le fonctionnement et la reproduction des sociétés.

En effet, le système générationnel divise la société en deux groupes : « Chez les Nyangatom, l'identité de tout membre de la société se définit, plutôt que par le sexe et l'âge, par le sexe et la génération. Ces deux éléments du statut découlent de la naissance, le sexe comme donné biologique, la génération comme application d'une règle sociale : garçons et filles naissent dans la génération qui suit celle de leur père. Au cours des années 1970, cinq générations étaient représentées par des membres vivants et les nouveaux-nés se répartissaient, inégalement mais forcément, entre les quatre générations issues de la plus ancienne. »(19) Les lignages n'ont donc qu'une influence réduite, contrairement aux groupes voisins ; alors que les classes d'âge n'existent pas en tant que telles. Les célèbres Nuer et Maasaï participent donc de principes organisationnels fort différents, ce qui a des conséquences importantes dans la vie quotidienne et dans les stratégies des membres de la société. C'est là que l'on voit tout l'intérêt d'analyses structuro-fonctionnalistes qui articulent les données personnelles des membres du groupe.

Mais il nous faut préciser la définition de la génération afin d'éviter toute confusion avec les générations biologiques : « Chaque génération est une entité sociable durable, qui a sa propre histoire : elle vient à l'existence en même temps que naît son premier membre, elle croît, s'épanouit politiquement, puis décline longuement avant de disparaître. Pendant plus d'un siècle, chaque génération comporte des hommes de tous âges : du bébé au vieillard, ils sont tous « frères » et doivent le prouver par une solidarité sans faille. Certes existe-t-il toujours des aînés, des puînés, des cadets, des benjamins et cette forme d'aïnesse est-elle porteuse d'autorité : la génération se structure en groupes d'âge, lesquels s'agrègent en classes, chaque nouvelle classe d'âge devant quémander son droit à l'existence ou l'imposer à son aînée immédiate par une « rébellion » (ameto) ; mais cette existence ne sera finalement reconnue que par l'acceptation contre paiements, d'un nom par les aînés de ladite génération. » (22)

Un problème qui se trouve au centre de tous les systèmes générationnels est celui de la transmission du pouvoir politique ou rituel que détient la génération régnante à celle qui la suit. Il n'est pas aisé de renoncer au pouvoir, que ce soit dans les systèmes démocratique ou générationnel... Souvent, le conflit surgit et l'on se dispute avant de procéder à la dévolution tant attendue. La génération au pouvoir doit donc avoir fait la preuve de sa faiblesse et la suivante de sa force, car toute succession générationnelle implique une revitalisation du monde.

Que se passe-t-il lorsqu'une génération ne parvient pas à faire la preuve de ses compétences ? Tout le système se bloque et la société se trouve alors dans une impasse. Les principes qui la structurent doivent donc se modifier, souvent dans la douleur. On peut imaginer que le blocage suscite d'autant plus de problème que le groupe est structuré par moins de principes différents. En effet, chez les Kikuyus, par exemple, le principe générationnel jouait un rôle essentiel dans la reproduction sociale, mais sa disparition – suite à la colonisation – n'a pas trop mis à mal la société. L'articulation de différents principes (parenté, classe d'âge, voisinage et générations) offrent au système une souplesse que l'on ne retrouve sans doute pas chez les Nyangatom. Bref, on le voit, l'ouvrage de Serge Tornay ouvre de nombreuses perspectives d'interprétation des

sociétés d’Afrique de l’Est, non seulement d’un point de vue structuraliste, mais également historique. Ces débats se trouvent d’ailleurs à la croisée des chemins d’études historiques anglo-saxonnes et de travaux ethnologiques ou politologiques francophones. Ce texte offre donc l’occasion d’ouvrir le débat général sur l’histoire des structures sociales des sociétés d’Afrique de l’Est.

Yvan DROZ

AUTEUR DE « MIGRATIONS KIKUYUS : DES PRATIQUES SOCIALES À
L’IMAGINAIRE »

Éditions de l’Institut d’ethnologie, Neuchâtel
& de la Maison des Sciences de l’Homme, Paris, 1999.
Professeur à l’IUED, Genève

« ÊTRE L’AUTRE : *LES FUSILS JAUNES* DE SERGE TORNAY »

Christian Bader

Paru dans *Annales d’Ethiopie*, vol. XIX, 2003 :373-379

Les Nyangatom, que l’administration éthiopienne et la plupart de leurs voisins appellent « Bume », ont été rencontrés il y a plus d’un siècle par les premières expéditions qui ont parcouru la basse vallée de l’Omo : Samuel Teleki et Ludwig von Höhnel en 1888 (les découvreurs du Lac Rodolphe), Donaldson Smith en 1895, Vittorio Bottego en 1896 et Robert du Bourg de Bozas en 1902. Ils sont cependant restés très longtemps à peu près inconnus.

La compilation d’Ernesta Cerulli qui, en 1956, dressait un honnête bilan des connaissances de l’époque sur les peuples du Sud-Ouest de l’Ethiopie², ne réservait aux « Buma et Marle » que cinq malheureuses lignes, dépourvues de surcroît de toute information sûre. Elle passait étrangement sous silence l’article de P. H. Gulliver sur le « groupe Karamojong »³ et l’ouvrage de Pamela et P.H. Gulliver sur les « Nilo-Hamites centraux »⁴ qui, parus respectivement quatre et trois ans auparavant, évoquaient à vrai dire très brièvement, sur une page à peine, les « Donyiro »⁵.

Au fil des publications que leur a consacrées Serge Tornay à partir des années soixante-dix, les « Bume » ou « Dongiro » sont peu à peu sortis de l’anonymat que leur assurait leur isolement, dans les lointains confins de l’Ethiopie et du Soudan, pour entrer

² Ernesta CERULLI, *Peoples of South-West Ethiopia and its Borderland* (Londres, 1956).

³ P. H. GULLIVER, The Karamojong Cluster, *Journal of the International African Institute* XXII, 1 (janvier 1952).

⁴ Pamela et P.H. GULLIVER, *The Central Nilo-Hamites, Ethnographic Survey of Africa, East Central Africa, part VII* (Londres, 1953).

⁵ Cf. note 9.

enfin, sous leur propre nom de Nyangatom (« Fusils jaunes »⁶), dans les champs de labour de l'ethnographie. Il aura cependant fallu attendre jusqu'en 2001 pour que paraisse à Nanterre, toujours sous la plume de Serge Tornay, l'une de ces monographies foisonnantes et puissamment documentées que l'on serait tenté de qualifier de définitives⁷.

De ces 14 200 Nyangatom qui, avec les Karimojong, les Jie et les Dodos de l'Ouganda, les Turkana du Kenya, les Toposa et les Jiye du Soudan, appartiennent à la famille des « Paranilotes du Centre » - i. e. au groupe, au cercle, ou à l'aire karimojong -, Serge Tornay décrit tout d'abord le pays nyangatom. Il le fait en géographe, puis à la manière de Logoth, le berger jiye du film de David Mc Dougall⁸, en faisant parler son congénère Kotol Kamaringiro. Celui-ci étend son bras, désigne au loin le cours inférieur de la Kibish où sont établis les « gens de Nakua » (Nyangatom pasteurs semi-nomades), remonte vers la rivière saisonnière Narus, au nord de laquelle rôdent les redoutés *NgiKoroma* (Suri), puis redescend le cours tortueux de la grande boucle de l'Omo où vivent les « gens de Anam » (i. e. de l'Omo, Nyangatom pêcheurs et agriculteurs plus sédentaires), au voisinage souvent périlleux des *NgiKaalabong* (Mursi), des *NgiMucu* (Muguji) et des *NgiKara* (Karo). Au sud, les steppes qui séparent le territoire des Nyangatom de celui de leurs ennemis traditionnels, les *Marile* (Daasanech), closent le « pays », dont les limites se rejoignent en un cercle parfait, au centre du monde connu, et qui se referme ainsi « comme les cornes en lyre des bœufs » (p. 47 et 49).

Après une incursion dans le mode de vie agro-pastoral des Nyangatom, partagé, au rythme des cycles saisonniers, entre le croît du bétail (primordial dans une société dont l'ethos dominant demeure pastoral) et la pousse du sorgho, ce « bétail des femmes », Serge Tornay décrit brièvement leur culture matérielle, une culture dont l'apparent dénuement procède d'une remarquable économie de moyens, elle-même au service d'une précieuse liberté de mouvements. Lorsque l'auteur entre dans le vif du sujet, c'est en faisant parler la mémoire des Nyangatom, dont il reconstitue l'ethnogénèse. Celle-ci prend forme au fil des migrations de ceux qui, partis du pays des Dodos, entre les collines de Koton et de Magos en Ouganda, se dirigèrent vers le nord-est et devinrent les Nyangatom après s'être séparés à plusieurs reprises, en cours de route, d'autres groupes qui, refoulant vers le nord les *NgiPeeta* (Murle), allaient former au Soudan les groupes-souches des actuels Toposa. Ainsi nous est-il donné d'entrevoir, au gré des scissions et des agrégations qui s'opérèrent au sein de la constellation karimojong, ainsi qu'avec d'autres ethnies rencontrées en route, la constitution et l'installation dans leur actuel pays des sept sections territoriales qui constituent la politique nyangatom : les Cigognes, les Flamants, les Ibis, les Kumama, les Francolins, les Ngaric (anciens Murle de l'Omo⁹ absorbés dans l'entité nyangatom) et les Ricins. Chez les Nyangatom, comme chez leurs parents du cercle karimojong, les clans, patrilineaires et exogames, ne sont pas des entités politiques – ils ne sont pas regroupés en hameaux et ne décident rien en tant que clans -, mais des groupes de descendance dispersés qui perpétuent leur identité en possédant un nom de clan (comparable à nos patronymes,

⁶ Ce nom est lui-même une corruption, imposée par les Nyangatom eux-mêmes, du nom relativement dévalorisant de *Nyam-etom*, « mangeurs d'éléphants » que leur donnaient les autres groupes de la famille karamojong.

⁷ Serge Tornay, *Les Fusils Jaunes. Générations et politique en pays nyangatom (Ethiopie)*, 363 p., XVI p. ill. h.t., gloss ; index, Société d'Ethnologie, Nanterre, 2001, « Sociétés africaines 14 ».

⁸ « Une vie de Berger » (1971).

⁹ Ngaric vient du nom de clan des Murle du Soudan « Ngandarec » attesté par B.A. Lewis, in *The Murle, Red Chiefs and Black Commoners*, Clarendon, Oxford University Press, 1972.

mais jamais utilisé comme nom de personne ou de famille) et en effectuant des rites particuliers pour les naissances, les mariages et d'autres circonstances de la vie. L'appartenance au clan s'hérite de père en fils, quelles que soient les scissions et autres avatars politiques au fil des générations, de sorte que chaque politique du cercle karimojong partage avec ses semblables entre cinq et huit noms de clans¹⁰. Cette situation se retrouve aux frontières orientales du Kenya et de l'Éthiopie où des peuples comme les Rendille, les Gabra, les Somali possèdent, en dépit de leurs identités ethniques fort marquées, de nombreuses identités claniques partagées. Celles-ci peuvent, en cas de détresse, réactiver des solidarités salvatrices entre membres d'ethnies en guerre¹¹.

La première partie des Fusils Jaunes s'achève sur la description du système qui, transcendant les divisions en sections territoriales et en établissements locaux, constitue la clé de voûte de la société nyangatom et détermine l'identité de chacun de ses membres : le système générationnel, dont Serge Tornay présente, au cœur de son livre, l'argument. À l'instar des autres Paraniotes centraux, mais à la différence des sociétés organisées en classes d'âge (Oromo, Maasai, Samburu) ou en lignages (Somali, Nilotes des plaines tels les Nuer), les Nyangatom sont ainsi répartis en générations : les garçons et les filles naissent dans la génération qui suit celle de leurs pères. Les membres d'une même génération, dont la durée d'existence dépasse, de façon surprenante, deux siècles¹², sont d'âges très différents, mais le critère générationnel précède logiquement et domine sociologiquement celui de l'âge. Dans les années soixante-dix, le système nyangatom comptait ainsi cinq générations ayant des membres vivants : celle des Montagnes, en voie d'extinction, celle des Eléphants, investis du titre de « Père du pays », celle des Autruches, « Fils du pays », celle des Antilopes et enfin celle des Buffles, alors sans descendance.

Le système générationnel apparaît, comme le démontre Serge Tornay, le plus apte à répondre à l'exigence fondamentale de solidarité communautaire, qui régit des ethnies peu nombreuses, perpétuellement confrontées à des conditions de vie aléatoires ou, pour reprendre l'expression de l'auteur, « des communautés de composition trop instable pour s'appuyer sur une structure lignagère, et qui ne trouvaient, ni dans la personne d'un chef, ni dans une quelconque institution unifiante, le moyen de nouer de façon durable le lien communautaire » (p. 184). En affirmant l'équivalence des générations alternes, le système générationnel clarifie les conditions du jeu social alors même que, paradoxalement, chaque génération comporte des hommes de tous les âges de la vie ; mais ceux-ci sont fraternellement unis par des liens étroits de solidarité et des devoirs communs à l'égard des autres générations : les Pères procréent les Fils et les assurent de leur bénédiction, les Fils nourrissent les Pères et leur reconnaissent jusqu'à l'inversion statutaire, dont le terme n'est jamais fixé d'avance, la prééminence politique.

¹⁰ Les Nyangatom pour leur part ont vingt-quatre clans : par ordre d'importance numérique décroissante, ce sont les NgiDoca, les NgiMuyoko, les NgiLobol, les NgiToroy, les NgiNyanga, les NgiRibo, les NgiKuko, les NgiSiger, les NgiRaputa, les NgiKinom ; les clans suivants ne comptent de membres que quelques unités : NgiPuco, NgiMeturana, NgiBeleka, NgiMedauno, NgiKakureca, NgiMacermukata, NgiKatap, NgiKolya, NgiNgoleroto, NgiKadongiro (« Ceux des Dongiro », variante du nom ancien des Nyangatom), NgiDodoso (« Ceux des Dodos »), NgiLeutuko (« Ceux des Lotuko »), Ngiturkwana (« Ceux des Turkana ») et NgiMametekerea (« Ceux qui n'ont pas de clan »).

¹¹ On doit à Günther Schlee, directeur de l'Institut Max Planck d'Anthropologie sociale à Halle/Leipzig de nombreuses publications sur ce thème qui renouvelle les perspectives de l'anthropologie politique.

¹² Deux-cent trente ans selon les « simulations démo-chronologiques » proposées par l'auteur.

La deuxième partie des Fusils Jaunes illustre, sous le titre « Initiation et Sacrifice », la relation entre les « Fils du pays » et les « Pères du pays ». Celle-ci prend corps dans le sacrifice des bœufs, auxquels procèdent les Fils pour nourrir leurs Pères, et les Pères pour nourrir leurs propres pères, et qui constitue un acte (*l'apeiyo*, « invitation, festin ») à la fois politique et religieux, un témoignage de piété filiale et de reconnaissance, par les Fils, du pouvoir souverain des Pères. Cet acte affirme également le rapport constant, que l'on retrouve dans les chefferies du monde nilotique et omotique, entre Pouvoir et Nourriture. Or, l'existence des Nyangatom est perpétuellement placée, comme celle de leurs voisins, sous le signe de la précarité. Les Nyangatom savent que leur destin, leur identité même en tant que peuple se trouvent à la merci des sécheresses, des épizooties, des razzias. Que disparaissent leurs troupeaux, que brûlent leurs récoltes, et ils disparaîtront à leur tour, corps et biens ou en s'agrégeant aux ethnies voisines, comme ont disparu dans le passé certaines entités de la basse vallée de l'Omo.

Les années soixante-dix, au cours desquelles Serge Tornay commence à « écrire le pays », sont des années de disette et d'affrontements. Elles mettent les Nyangatom aux prises avec leurs puissants voisins du sud, les *Marile* (Daasanech) et voient se dresser sur le pays, dont Tornay nous donne la chronique, celle « d'un âge de fer et de sang » (p. 207), les spectres de la Guerre et de la Faim : tueries, embuscades, négociations, festins rituels, harangues, veillées d'armes, revanches sanglantes se succèdent de manière ininterrompue au fil des saisons. On assiste tour à tour au massacre par les Daasanech, le 20 juin 1972, de 200 Nyangatom de la section des Cignoges ; on reçoit le 17 juillet 1973, dans une atmosphère d'intense recueillement, la dernière et combien émouvante bénédiction du doyen des Nyangatom, le vieux Morungole, de la génération des Montagnes ; on participe, en août de la même année, à bord de la Landrover de Serge Tornay, à l'effroyable ramassage des survivants du raid meurtrier qui permet aux Nyangatom de prendre une coûteuse revanche sur les Daasanech et de chanter, sur le bétail razié et les centaines de morts des deux camps, le chant de victoire.

Avec le chapitre consacré aux Pères du Pays, qui clôt le livre, Serge Tornay met au jour les fondements politico-religieux et conceptuels du système générationnel. L'*apeiyo* ou offrande filiale en constitue le premier pilier. Avant d'aborder le second, l'auteur traite d'une forme particulière de sacrifice, le rite de l'*ajulot*, qui exige l'immolation d'un animal – domestique ou sauvage – à des fins expiatoires ou propitiatoires ; ce rite serait plus « magique » que « religieux » : le dieu des Nyangatom, Akuj¹³, en est le témoin plus que le destinataire. Mais si le sacrifice *ajulot* partage avec l'*apeiyo* la fonction de préserver ou de restaurer la fécondité et la vie là où elles sont menacées, il peut assumer aussi une fonction inverse : provoquer par un piège maléfique l'aveuglement, et donc la perte de l'ennemi. Il est dans ce cas une « machination », la mise en œuvre d'une malédiction.

C'est un autre sacrifice, d'une toute autre ampleur, qui assure la transition générationnelle, un sacrifice rare que nous révèle Serge Tornay et qui constitue la profonde originalité des Nyangatom par rapport aux autres peuples de l'aire karimojong : celui de l'homme-*asapan*.

L'un des Pères du pays, traditionnellement issu du clan des NgiNyanga, « Ceux du bœuf fauve », et de la section territoriale des NgiKumama¹⁴, sera l'homme-

¹³ Celui-ci porte le même nom chez tous les peuples du groupe karimojong.

¹⁴ Celle-ci est issue du peuple ougandais des Kumam dont une faction, en s'agrégeant aux Nyangatom, pourrait avoir contracté à leur égard une sorte de dette éternelle.

asapan. Il lui appartiendra d'immoler de ses mains un bœuf empoisonné à l'aide de cinq plantes toxiques (*Euphorbia triaculata*, *Caralluma russelliana* et sp., *Aristida adscensionis* et *Aloe turkanensis*), bœuf dont il consommera la tête, avant de perdre la raison et de disparaître pour aller mourir dans la brousse. C'est à travers son sacrifice que s'effectuera le transfert de la paternité du pays à une nouvelle génération¹⁵. Ainsi les Nyangatom font-ils de l'*asapan* - que les autres Karimojong et les Pokot (avec leur *sapana*) assimilent tout simplement à l'initiation à l'âge adulte -, une deuxième initiation : celle qui marque la transmission de paternité, dont la mise en œuvre n'est d'ailleurs pas indispensable à l'accession des jeunes à l'âge adulte et à l'émergence des classes d'âge. À ce titre, l'*asapan* des Nyangatom a ceci de particulier, en dehors de ses aspects les plus frappants (la mise à mort par égorgement, comme on tuerait un être humain, d'un bœuf qui apparaît comme le substitut animal de l'homme-*asapan*, un Père du pays lui-même condamné à mourir fou), qu'il ne conditionne pas, à lui seul, la vie de la société nyangatom.

C'est que, depuis l'*asapan* au cours duquel les Montagnes transmirent la paternité du pays aux Éléphants, et dont les Nyangatom n'ont du reste guère conservé de souvenir précis, aucun *asapan* n'a pu avoir lieu, faute de l'accord des Éléphants. Au début des années 1980, les Autruches, Fils du pays impatientes d'assumer enfin le rôle de Pères du pays, firent bien *asapan* ; mais ce sacrifice, réalisé en dehors de toutes les règles, fut considéré comme nul et non avenu. Depuis lors, l'*asapan* semble être devenu pour beaucoup de Nyangatom un véritable enjeu, qui dépasse celui d'une transition générationnelle trop longtemps différée : il est le rituel central, quintessenciel d'un système coutumier mis en péril par l'érosion des valeurs traditionnelles et l'entrée des Nyangatom dans un monde dont les limites et les ressorts leur échappent de jour en jour davantage.

Que dire du livre lui-même ? La monographie de Serge Tornay est, en premier lieu, une œuvre d'ethnologue, fruit d'une expérience de trente années, nourrie par de nombreux et longs séjours sur le terrain. Mais elle est également une œuvre littéraire, un témoignage unique sur un de ces peuples étrangement préservés qui, à l'aube du vingt-et-unième siècle, semblent surgir du fond des âges et méritent sans doute mieux que d'ingrats articles publiés dans des revues scientifiques, ou que les sensationnelles photographies, généralement assorties de commentaires indigents, que leur consacrent depuis quelques années les marchands d'images.

Longtemps, les ethnologues s'étaient contentés de voir l'Autre. Ils le voyaient souvent, non pas tel qu'il était, mais tel que leur vue, courte ou perçante, réductrice ou subtile, le leur restituait. De cette démarche pouvaient aussi bien résulter les œuvres infiniment respectables d'un Martin Gusinde ou d'un Eike Haberland, que les errements fourvoyés d'un Colin Turnbull, dont le souvenir est aujourd'hui encore abhorré des Ik du nord-est de l'Ouganda qu'il avait prétendu décrire.

Avec des ouvrages comme l'admirable *Baldambe explains* de Jean Lydall et Ivo Strecker¹⁶, les ethnologues ont changé de méthode. Ils se sont mis à écouter l'Autre, s'effaçant devant lui pour le laisser parler, restituant avec ses propres mots le monde qui est le sien, adhérant à son mode de pensée. Mais l'exercice, que la série des « Terre Humaine » renouvelle régulièrement avec des bonheurs divers, a ses limites ; il dépend

¹⁵ On songe à ce propos à la mise à mort du roi sacré, pratiquée jadis dans plusieurs civilisations africaines, notamment par les Kăffa d'Éthiopie et certains peuples nilotiques (Shilluk).

¹⁶ Jean Lydall & Ivo Strecker, *The Hamar of Southern Ethiopia. I. Work Journal, II. Baldambe explains, III. Conversations in Dambaiti* (Münich, 1979).

entièrement du bon vouloir, du talent et des facultés personnelles de l'interlocuteur. Souvenons-nous en effet que le Hamar Aike Berinas, dit Baldambe, n'avait parlé, « donné son *donko*¹⁷ », qu'après la perte accidentelle des cassettes et des notes qui rassemblaient ses premiers témoignages, et qu'il voulait, après avoir comparé la boîte qui les contenait à une femme stérile, faire oublier en accouchant enfin de son véritable savoir.

Dans les Fusils Jaunes, Serge Tornay, ou plutôt Lokorinyang¹⁸, ne fait pas que voir ou écouter l'Autre. Il est l'Autre. Il est l'Autre et lui-même à la fois, ethnographe et Nyangatom, c'est-à-dire plus qu'un ethnographe et plus qu'un Nyangatom. Les Nyangatom eux-mêmes ne s'y trompent pas, qui réclament à corps et à cri son retour « pour faire le travail de l'*asapan* qu'il connaît mieux que nous ». Tornay comprend que les Nyangatom expriment là « le souhait légitime de le voir assurer avec les autres Pères du pays un rituel générationnel qu'ils devinent qu'il a codifié » (p. 304). Et d'ajouter : « Cette situation n'est pas nouvelle et l'on me reprochera peut-être un jour d'avoir inventé le système. Ce n'est pas forcément un funeste destin ».

Voire. C'est que, s'il n'est pas un Nyangatom comme les autres, Tornay n'en est pas moins un Nyangatom parmi les Nyangatom, résolument et simplement. Sans être devenu un élément figé, conditionné, « assimilé » pourrait-on dire, il est à l'intérieur, au cœur du système. Les remerciements qui précèdent l'introduction de son livre ne laissent aucun doute sur la perspective dans laquelle l'auteur entend se situer et situer son propos : à l'hommage aux Montagnes, ses « Pères bienveillants », succède l'expression d'une dette à l'égard des Eléphants, ses « congénères d'ici comme de là-bas », que vient conclure une bénédiction de « ses enfants les Atruches, témoins précieux et sincères, aux bons comme aux mauvais jours ».

Cette identité particulière, ambivalente sans être ambiguë, qui fait toute la richesse du livre, s'exprime à travers une langue remarquable, servie par un style alerte et dense, et truffée, dans le texte et dans les documents qui closent les principaux chapitres, de mots nyangatom et de savoureuses expressions traduites du nyangatom, langue dont Tornay maîtrise de toute évidence les ressorts et les subtilités. Ainsi est-il dit du premier Blanc qui vint en pays nyangatom : « ...puis il est parti, sans retour, et nous a fait défaut comme une brebis égarée » (p. 98) ; ainsi s'exprime un guerrier de retour du combat : « Nous sommes partis, nous avons marché, nous avons dormi. Le matin nous avons transpercé l'ennemi, mon frère a tué un Marile. Nous avons razié leur bétail. Sur le chemin du retour, la soif nous a frappés. Nous avons dormi au ventre de la montagne » (p. 253) ; ainsi parle enfin un Père du pays à l'un de ses fils : « Que puis-je te dire de ce qui se passe dans le pays ? Les gens sont dispersés. Est-ce la guerre, est-ce le soleil ? Ton *asapan*, de quelle main peut-il se réaliser ? De ce côté, le soleil, de l'autre, les gens (...) À quoi ressemble le pays ? On ne fait que courir, on ne fait que se disperser » (p. 295).

Devenu Nyangatom, du moins dans *les Fusils Jaunes*, Tornay ne manifeste à l'égard des siens d'autre complaisance que celle de l'écrivain et de l'érudit, ni d'autre sollicitude que celle que méritent ses pères ou ses pairs. Son livre ne contient aucune justification, aucun plaidoyer, aucune digression inutile. Il est un témoignage, le témoignage averti, toujours inspiré et parfois malicieux d'un homme providentiellement

¹⁷ Récit solennel.

¹⁸ Lokorinyang, le nom que lui donnèrent les Nyangatom, signifie « dont la peau, sous le soleil, devient jaune (nyang) et tachetée comme celle de la girafe (e-kori) ».

devenu, à l'instar de son congénère Lokuti Lokineymoe (p. 17, 96-101 et 315), la « bouche des Nyangatom ».

Christian Bader

Ancien Conseiller de l'Ambassade de France à Addis Abeba
Sous-directeur de l'Action humanitaire (Ministère des Affaires étrangères)
Consul général de France à Johannesburg
Auteur des *Guerriers nus. Aux confins de l'Éthiopie*. Payot. 2002
(voyage d'exploration chez les Chai et les Tirma, voisins des Nyangatom).

« DÉDICACE » de l'auteur pour les libraires

Serge TORNAY, *LES FUSILS JAUNES, Générations et politique en pays nyangatom (Éthiopie)*. Un volume 16 x 24, 364 pages, 16 pages de photos couleur de l'auteur. Société d'ethnologie, Université Paris X-Nanterre, 2001.



Les Fusils Jaunes, c'est le livre de ma vie, le récit de ma rencontre avec un des derniers peuples de l'« Afrique d'avant les Blancs ». L'aventure a commencé en 1970 au cours d'une expédition paléontologique dans la basse vallée de l'Omo, au sud-ouest de l'Éthiopie, à la frontière du Kenya et du Soudan. J'ai enseigné l'ethnologie à

l'université de Nanterre, puis je suis devenu professeur du Muséum national d'histoire naturelle, en poste au département d'Afrique et dernier directeur de l'ancien Musée de l'Homme. Ma carrière d'enseignant s'est déroulée en même temps que celle de chercheur. Mon livre raconte les premières années de cette expérience (1970-1976), mais aussi des retours, le dernier en l'an 2000.

Les Nyangatom, dont le nom signifie « Fusils Jaunes » -- allusion à la crosse en bois des mousquetons acquis dès la fin du XIXe siècle -- sont un peuple peu nombreux (5000 en 1970), mais guerrier et jaloux de son indépendance. Ils vivaient aux marges de l'empire éthiopien dont ils ne reconnaissaient pas la légitimité. Même si, trente ans plus tard, le pentecôtisme et d'autres signes de mondialisation ont atteint la région, je pense être l'un des derniers ethnographes à avoir connu une société africaine restée à l'écart des autres civilisations. Mon livre décrit l'écologie, l'ethno-histoire, la parenté et le système générationnel, qui est le système politique de cette société sans chef, mais il le fait en réservant une large place aux reportages et récits. Les personnages du livre sont Kotol, Nadome, Mutya, Loceria, Naate, Erimanyang, Lokuti... des êtres de chair et d'esprit qui prennent à tout instant la parole. Ce sont eux qui mettent en scène la vie des *Fusils Jaunes* dans ces années de sécheresse et de guerre qui ont affecté le Sahel et qui ont vu l'effondrement du régime impérial éthiopien. Les récits, tour à tour misérables et héroïques, de ces « oubliés de l'histoire » prennent une dimension épique et truculente, qui pourrait par moments évoquer la prose savoureuse du romancier ivoirien Ahmadou Kourouma. C'est dans et par l'humour que l'Afrique triomphe de ses propres malheurs.

English abstract

In the course of their early migration from Uganda to the Lower Omo Valley, at the borders between Ethiopia, Kenya and the Sudan, the pastoral Nyangatom had been scorned as « Elephant-eaters » (Nyam-etom), a nickname which they aptly transformed into « Yellow – or New - Guns » (Nyang-atom), thus underlining the martial dimension of their political project. This book describes the generational system which, embracing their whole population, allowed the Nyangatom to exist as an autonomous polity. Each generation is given its identity through the name of an aristotelician species and through the status of either Fathers or Sons of the Country. Generations thus function as social species. The first part of the book deals with ecology, ethno-history and kinship. The second part deals with the political life of the Nyangatom. The Sons slaughter oxen (first stage of initiation) in feasts dedicated to feeding the Fathers. The transmission of sovereignty from the Fathers to the Sons (second stage of initiation) requires a hardly veiled human sacrifice : after the ceremony the asapan-man loses his mind and dies in the bush. This custom is interpreted as a unexampled paradigm of the regicide documented for other Nilotes.

Le livre est distribué par CID Diffusion, 131 boulevard Saint-Michel, 75005 Paris. Tél +33 (0)1 53 10 53 98 et cid@msh-paris.fr

Aux Libraires : par l'intermédiaire d'Alyzée. Prix public 27€44.

La Société d'ethnologie (Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, 21 allée de l'université, 92023 Nanterre), éditrice de l'ouvrage, vend également celui-ci.

Contactez le Secrétariat de la Société au 01 46 69 26 10, ou par courriel societe.ethnologie@mae.u-paris10.fr